

souffrent et qui deviennent mauvais à force d'ignorance et de malheur ?... Mais c'est impossible. Toi, du moins, tu seras sauvé. Tu apprendras à travailler et à vivre.

Hélas !... Le loup ne connaissait qu'un genre de travail : celui qui consiste à guetter son semblable au coin de la rue et à le dévaliser pour pouvoir manger !...

— Tu me rendra mon marteau ?... demanda-t-il d'une voix rauque.

— Non, répondit le Français ; je te donnerai une faucille.

L'enfant fit la moue ; évidemment, il jugeait que la machine à tuer la plus pratique était celle qu'il avait jusqu'à ce soir maniée avec bonheur.

Il hocha la tête, regarda encore d'un œil ambigu celui qui l'avait dompté, et se roulant en boule dans les plis du manteau manifesta, par un bâillement sonore, que le sommeil était enfin venu.

*

* *

— Nous aimons à croire, cher camarade, que votre séjour dans notre ville ne vous a laissé que des impressions favorables à notre régime. Vous avez pu voir nos écoles, nos usines, nos ateliers ; vous avez pu constater nos progrès incessants, mesurer notre production croissante. Nous espérons que de retour dans votre pays vous vous ferez l'interprète des vœux de l'URSS, et userez de votre influence pour nous ouvrir les débouchés commerciaux que notre activité mérite.

Francis Brosso écoutait d'une oreille attentive les paroles de son vis-à-vis. Il connaissait déjà la tirade : c'était, à peu de choses près, le même refrain qui lui avait déjà été chanté lors de son arrivée en Russie, six mois plus tôt.

Mais, à cette époque-là, il les avait écoutées dans un tout autre sentiment !...

D'opinions très avancées, écrivant volontiers de violents pamphlets politiques et collaborant aux pires organes de l'anarchie, il était venu au pays des Soviets dans un élan d'enthousiaste fervent. Délégué de son parti, fortement accrédité auprès des puissants de l'heure, il avait été reçu à bras ouverts, et l'on comptait sur lui pour faire en France, à son retour, l'apologie du système révolutionnaire que les masses n'accueillaient encore qu'avec réserve et méfiance.

Seulement, on n'avait pas prévu l'impression néfaste que produirait sur l'étranger la vue de la misère publique ! Francis Brosso était un "emballé", un violent, mais aussi un sincère. Mis en présence des résultats du régime, il ne tarda pas à faire de profondes réflexions qui le ramenèrent inmanquablement en arrière.

Aujourd'hui, on lui demandait de se faire l'apôtre de ces doctrines insensées qu'il avait jadis prônées, et de prêter son talent pour les répandre de tous côtés dans le monde. Sa conscience réveillée criait : "Non !"

La rencontre qu'il avait faite la veille au soir achevait la déroute de ses opinions libertaires. Toute la nuit, au cours d'une amère insomnie, il avait considéré l'enfant-loup, fils de père et de mère inconnus, déchet d'humanité, affamé, sans instruction, ravalé au rang de la bête, et auquel sa patrie n'avait su donner autre chose qu'un instrument de meurtre en lui apprenant à s'en servir. Fallait-il que la France connaisse un semblable abaissement et de telles abjections ?

Francis écoutait le délégué soviétique et baissait les paupières pour dissimuler l'éclair de son regard indigné. Sa franchise naturelle le poussait à se révolter, à crier son horreur, son refus de servir la mauvaise cause. Si sa vie seule avait été en jeu, il se serait laissé emporter par ce mouvement révolté de son âme ; mais il pensait à l'enfant affamé, à demi sauvage, qui attendait là-bas, dans la chambre de l'hôtel du Peuple, et qu'il fallait sauver...

— Certainement, promit-il, dès mon retour en France j'écirai un livre sur le mouvement bolcheviste. J'écirai aussi des articles ; vous pouvez y compter.

Le délégué, petit homme chauve, envahi de graisse, l'observait et se frottait les mains.

— Et... peut-on savoir l'impression que vous emportez ?... demanda-t-il.

— J'emporte le souvenir d'une grande nation, répondit vivement Brosso, et d'un peuple digne des meilleures destinées.

Satisfait, le bolcheviste se leva.

— Voici votre passeport visé, dit-il aimablement en tendant au journaliste le livret gris timbré d'une étoile rouge.

— Merci ! dit Francis sans le prendre ; voudriez-vous y ajouter quelque chose ?...

L'autre eut un petit mouvement de recul, l'attention mise en éveil par le ton de son visiteur.

— J'ai rencontré, hier soir, un petit mendiant, reprit l'écrivain d'un air désinvolte ; des mendiants, il y en a partout, hélas !... En France autant qu'ailleurs !... Mais celui-ci m'a fait particulièrement pitié, parce que moi aussi, à son âge, j'étais misérable et orphelin. Je l'ai recueilli ; de désirerais, si possible, l'emmener avec moi. J'ose croire que la République des Soviets ne me refusera pas cette faveur ?...

— Hum !... certainement non ! Certainement... hum !... Et, comment est-il, ce petit ?... Il ne faudrait pas qu'il donne une mauvaise impression du régime, vous comprenez !... Évidemment... nous reconnaissons que certaines tares physiques et morales ne feraient pas bon effet à l'étranger si elles étaient connues ! Que voulez-vous ?... Nous ne sommes pas organisés encore !... Il y a bien des choses qui demandent une sérieuse revision...

— Mais c'est parfaitement compréhensible !... s'écria Francis d'un ton jovial ; d'ici trois ou quatre ans, vous aurez établi l'équilibre !... Mais n'anticipons pas : ajoutez quel-